

## **La pratique du voyage comme élément constitutif des savoirs géologiques.**

### **Le cas du naturaliste B. Faujas de Saint-Fond**

**Guillaume Comparato**

Université Grenoble Alpes

#### **Résumé**

*La géologie, comme science naturaliste, est étroitement liée à l'étude des milieux naturels. Contrairement à Buffon et à sa grande œuvre, qui agrège les savoirs de dizaines de collaborateurs, la plupart des autres naturalistes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, passionnés par l'étude de la Terre, doivent parcourir les montagnes avec pour objectif de toucher au plus près les paysages qu'ils étudient. La pratique de la géologie au tournant des Lumières est une science qui est alors basée sur deux moments principaux. D'une part, le voyage et l'écriture immédiate permettent au savant de faire l'expérience de la nature. D'autre part, c'est le temps de la réflexion, à l'auberge ou en laboratoire qui permet au savant de reprendre ses notes de terrain et de construire un discours scientifique basé sur l'expérience.*

*Cette géologie baladeuse, nous l'étudierons à travers le prisme des écrits de Barthélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819). Ce savant dauphinois originaire de Montélimar devient en quelques années un des protégés de Buffon puis le premier « professeur de Géologie ». Il passe sa vie à parcourir les paysages de France et d'Europe dans le but de lire de ses propres yeux les archives de la terre.*

*Nous nous demanderons alors quelle est cette méthode exploratoire qui mêle à la fois plaisirs, savoirs scientifiques et écriture*

La pratique de la géologie au tournant des Lumières est mue par une envie de découvrir la nature. Que ce soit Guettard, Saussure, Dolomieu, Genssane ou Soulavie, tous ces explorateurs aiment marcher dans ce laboratoire à ciel ouvert que sont les montagnes. Les sciences des Lumières font de l'expérience la condition première de la preuve scientifique. L'histoire naturelle, et en particulier la géologie, ne s'affranchit pas de ce désir de prouver. Ainsi se développe, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une pratique particulière, alliant l'observation de terrain et les récits de voyage. Dans ce type d'ouvrages, la pratique discursive de la preuve se constitue autour de l'attestation d'un véritable contact avec le terrain. Il faut avoir vu, il faut avoir touché, goûté et testé la nature pour disposer ensuite de la légitimité d'en parler et d'en débattre.

La pratique du voyage savant n'est pas que sensible. C'est du bout de sa plume que le savant transmet, d'abord pour lui, parfois pour les autres, les observations et les expériences qu'il réalise durant ses voyages.

Cette démonstration a pour objectif d'envisager comment un acteur, Barthélemy Faujas de Saint-Fond, représente cette dualité dans la pratique des sciences de la terre. Entre l'exigence scientifique de la pratique du terrain et l'élaboration d'un récit *a posteriori*, comment construit-il son discours savant ?

Cette géologie pérégrine, nous l'étudierons à travers le prisme des écrits, manuscrits et imprimés de ce savant des Lumières. Faujas, intellectuel dauphinois, originaire de Montélimar, se prend de passion pour les montagnes lors de ses études à Grenoble. C'est à force de travail qu'il devient en quelques années un collaborateur de Guettard avec qui il se brouille rapidement, puis un des protégés de Buffon. Grâce à l'intendant du Jardin du roi, il est nommé commissaire aux Mines en 1785, puis adjoint à la garde du Cabinet d'Histoire naturelle en 1787. Pendant la Révolution, il participe à l'élaboration du Muséum national d'histoire naturelle et obtient en 1793 la première chaire de Géologie créée en France<sup>1</sup>. Pendant une grande partie de sa vie, il parcourt les paysages de France et d'Europe afin de lire de ses propres yeux les archives de la terre. Il voyage d'abord pour lui, puis pour Buffon, son mentor, et enfin pour la couronne, la République et l'Empire.

Ainsi, nous verrons d'abord comment Faujas voyage réellement sur le terrain, en observant ses pratiques d'analyse et sa manière de parcourir les routes. Puis nous examinerons sa façon d'écrire et de réutiliser ses notes de voyage dans ses ouvrages.

## 1. Les expériences de terrain

Faujas de Saint-Fond, dès ses premiers écrits, se fixe une ligne de conduite à laquelle il ne déroge que peu au cours de sa carrière. Simple amateur de science et amoureux de la nature à ses débuts, il est poussé par la proximité des montagnes et des cavernes<sup>2</sup> vers l'histoire naturelle qu'il appréhende d'abord comme une science de terrain. Avant d'étudier les procédés discursifs qu'il emploie dans ses ouvrages, nous devons, pour saisir la réalité du travail savant, comprendre sa méthode d'observation.

Pour ce faire, il faut considérer les manuscrits de voyages. Cette source brute, écrite à chaud, le soir ou pendant les jours de repos, est en lien direct avec le terrain. C'est elle qui nous permet d'envisager la relation du savant avec son milieu naturel. Parfois, c'est même au-delà des mots que le voyageur se révèle. Marie-Noëlle Bourguet, dans son récent ouvrage sur le carnet de voyage de Humboldt en Italie, exploite également la matérialité du carnet tenu au jour le jour comme une donnée supplémentaire à la compréhension du voyage savant : les ratures, la numérotation des pages, les coupes, etc<sup>3</sup>. En somme « le[s] geste[s] d'usage<sup>4</sup> » du manuscrit en tant qu'objet matériel et pratique.

---

<sup>1</sup> Arrêté du 10 juin 1793.

<sup>2</sup> En particulier celles de Sassenage.

<sup>3</sup> Marie-Noëlle Bourguet, *Le monde dans un carnet : Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Éditions du félin, 2017.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 14.

Il faut commencer par indiquer que le travail de terrain se décompose en trois temps : il y a tout d'abord un émerveillement devant la nature, ensuite une prise de conscience de l'intérêt scientifique des milieux et enfin l'analyse des paysages. Deux exemples illustrent parfaitement ce schéma.

Le 21 octobre 1777, Faujas est en route pour Le Puy-en-Velay et suit le chemin depuis Pradelles qui le fait monter en altitude. Il se retourne en contemplant les sucus du Vivarais et il note que ce paysage s'apparente « à une mer agitée par les vagues ». Plus tard dans la journée, il tombe sur une butte rocheuse et saillante : le Rocher de Flayac. Il se lance alors dans une étude stratigraphique directement sur place :

En revenant de Saint Paulien, j'ai voulu passer par une autre route et j'ai dirigé ma marche vers le village de Polignac. [...] J'ai aperçu au couchant des grandes montagnes qui font face à la tour du château de Polignac un vaste terrain d'un blanc verdâtre qui a fixé mon attention, je n'avois encore rien vu de pareil dans un pays absolument volcanisé tel que celui-ci. M'étant rendu au pied de la montagne j'ai joui d'un spectacle qui m'a véritablement intéressé<sup>5</sup>.

Première étape : l'observation. Faujas marche sur un chemin et promène son œil sur les paysages alentours, puis quelque chose le frappe et il commence à se rapprocher :

1° argile gris clair et teinté de vert, elle happe fortement la langue, elle est posée par grands bancs, elle ne contient absolument aucun corps étranger.

2° au-dessus de cette couche, on voit une autre espèce de banc qui n'est composé que de laves poreuses très légères, qui au lieu d'être noires ou rouges sont d'un très beau blanc, ce qui prouve le séjour de la mer, dont l'acide marin a décoloré ces laves, et les a presque fait passer en l'état d'argile blanche ; [...] la mer a fait ici de longs séjours.

3° après les laves poreuses blanches et friables, on voit une masse énorme de laves légères, poreuses toutes pétries et mêlées ensemble<sup>6</sup>.

Ce paragraphe nous permet d'observer le mode opératoire d'analyse des milieux que le naturaliste traverse. Après s'être rapproché, Faujas touche, goûte et constate l'évolution des couches. Après cela, il émet des hypothèses. Ensuite, cet extrait illustre l'attachement du savant à la présence de la mer dans les régions continentales. Faujas en tant que savant catastrophiste accepte tout à fait un épisode de montée des eaux comme élément constitutif des paysages, mais celui-ci fait partie des variations terrestres. Les « révolutions » peuvent être multiples et répétées. Il reporte cette analyse presque *in extenso* dans son ouvrage sur les volcans qui paraît un an plus tard, preuve qu'entre ses observations de terrain et ses écrits, il n'entend pas édulcorer ses théories comme l'avait fait Buffon avec sa première estimation de l'âge de la terre.

---

<sup>5</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Notes de voyage dans le midi de la France (1775-1780)*, f. 48r, Bibliothèque nationale (Richelieu), NAF 749, manuscrit relié.

<sup>6</sup> *Ibid.*

Faujas cherche à justifier son système par l'influence conjointe ou disjointe de l'eau et du feu, créatrices de terre. Ici, cette théorie est très clairement exprimée dans la stratigraphie chronologique de transformation du rocher. Au début, un volcan explose et emporte avec lui les couches présentes vers le haut. Puis, après solidification, une révolution aquatique occupe cet espace et avec le temps transforme la lave en argile. Pour le Faujas de 1777, l'argile du Velay est une lave désagrégée. De la même façon, il est très attentif aux incrustations de fossiles marins dans les roches calcaires qui lui permettent de savoir où l'eau a fait de longs séjours. De fait, il passe le plus clair de son temps sur les routes et les chemins de montagne à détacher et à étiqueter des morceaux de laves et de calcaires fossilifères pour les lier et prouver que c'est par l'eau et le feu que la terre naît.

Un second exemple de ces séances de travail sur le terrain se trouve dans un manuscrit de 1784. Faujas est en voyage en Angleterre et en Écosse. Cette mission, qui a aussi bien pour objectif de découvrir la géologie de l'île que d'espionner tous les fleurons de l'industrie britannique, le mène sur l'île de Mull, dernière terre avant de s'embarquer pour Staffa et la grotte de Fingal. Après de nombreuses hésitations dues à sa peur panique de l'eau, il embarque le lundi 27 septembre 1784. La grotte est pour lui source d'un véritable émerveillement. Une formation faite intégralement de prismes basaltiques ne pouvait le laisser de marbre :

Staffa est la plus curieuse montagne basaltique que je connoisse. La grotte de Fingal offre un spectacle d'autant plus étonnant, qu'une mer furibonde s'y engouffre et fait un fracas épouvantable, dans ce palais magique, ouvrage admirable du feu<sup>7</sup>.

Après s'être extasié devant ce lieu si particulier, Faujas se met au travail. Il mesure et analyse les prismes qui composent la grotte avec précision, il calcule les angles et essaye de mettre le plus de mots possibles sur ce qu'il voit. La méthode de Faujas sur le terrain est avant tout descriptive et comparative. En général, les analyses chimiques sont réalisées le soir ou pendant les jours de repos avec les ustensiles adéquats. Il décrit ce qu'il voit et compare avec ce qu'il connaît. Cela lui permet d'affirmer ou d'infirmer les observations qu'il a réalisées en Vivarais pendant les années 1770. Faujas tente en effet de trouver des corrélations entre les différentes zones volcaniques du globe, comme il l'introduit dans un « Discours sur les volcans brûlants » de ses *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*<sup>8</sup>.

Outre les quelques considérations sensibles en fin de paragraphe, qui nous rappellent l'aspect préromantique du voyageur, le savant s'évertue dès la prise de notes à engranger le plus d'informations possible. De plus, ce passage a pour particularité de comporter la mention « Fait sur les lieux le 27 [rature] 7bre 1784. »<sup>9</sup> C'est l'unique mention de ce genre que j'ai retrouvée dans les journaux manuscrits

---

<sup>7</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Voyage en Angleterre* (1784), f. 69r, Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, non coté, manuscrit relié.

<sup>8</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, Grenoble, Joseph Cuchet, 1778, p. 1-84.

<sup>9</sup> *Ibid.*, f. 70v.

du naturaliste<sup>10</sup>. Faujas désire garder en mémoire l'aspect extraordinaire de cette grotte, comme une photographie mentale dont les éléments sont reliés dans son texte. En outre, la différence flagrante entre l'écriture de ces lignes et le reste du manuscrit montre que le contexte est particulier. Le naturaliste réussit à nous transmettre une scène directement prise sur le terrain et sur l'instant. Suivre la trace de sa plume nous permet de suivre son regard, sa graphie hasardeuse transcrit son excitation et par le truchement de l'encre vieillie, c'est nous qui la ressentons.

Alors que ses ouvrages sont généralement écrits à la première personne du singulier, les manuscrits eux sont beaucoup plus fidèles à la réalité du voyage et intègrent la première personne du pluriel. Cela change fondamentalement la façon de percevoir le récit qui devient tout de suite moins héroïque. Cela nous montre le caractère collectif des voyages savants.

D'abord, Faujas est généralement accompagné par un domestique. Quelques mentions d'ordre pratique ou comptables dans ses journaux nous informent qu'il voyage très rarement seul. Pendant son séjour à Paris en 1782, quand il calcule ses coûts de transport, il ajoute combien lui coûte son domestique<sup>11</sup>. Lors de son périple de Londres jusqu'en Écosse, il écrit que ses compagnons et lui sont contraints de louer une voiture supplémentaire rien que pour leur personnel<sup>12</sup>. Au cours de sa mission en Italie en 1805, Faujas et son élève Giuseppe Marzari réalisent un long trajet de Nice à Gênes par la route de la corniche à dos de mulet. Ils sont alors suivis par un domestique qui s'occupe du matériel et des bêtes<sup>13</sup>.

Ensuite, un autre compagnon d'importance accompagne généralement le savant voyageur : son dessinateur. Le rôle de ce dernier est primordial dans les excursions savantes, car c'est lui qui fixe ce que l'œil du savant voit et ce que son esprit désire montrer dans ses futures publications. Par exemple, après avoir analysé le rocher de Flayac, Faujas précise un autre détail d'importance dans la construction de sa géologie : *J'ai fait prendre deux différents dessins dans cette partie*<sup>14</sup>, dit-il il en refermant la parenthèse Flayac. On remarque que Faujas « fait prendre » des images à son compagnon. C'est bien lui qui décide, en fonction de ce qu'il voit et de ce qu'il pense utile à ses ouvrages à venir, de garder ou non une trace visuelle des lieux qu'il parcourt. Parfois, quand il est seul, il dessine lui-même quelques rochers pour se souvenir. Ce poste de dessinateur est tellement important dans la pratique du voyage géologique que la Convention, lors de la création du Muséum en 1793, accorde un crédit de 3 000 francs par an à Faujas rien que pour emmener un dessinateur lors de ses voyages<sup>15</sup>. De plus, lors de la constitution de

---

<sup>10</sup> Nous avons recensé au cours de nos recherches sur Faujas de Saint-Fond huit journaux de voyage manuscrits.

<sup>11</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Journal du voyage de Paris* (1782), p. 7, Archives départementales de l'Isère [désormais AD Isère], fonds Chaper, J 546, manuscrit relié. Les pages de ce manuscrit ayant été numérotées par Faujas, nous avons privilégié cette numérotation plutôt que de calculer les folios.

<sup>12</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Journal de voyage en Angleterre et en Écosse* (1784), f. 30r, Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, ms/3384, manuscrit relié.

<sup>13</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Notes sur un voyage en Italie commencé en octobre 1805* (1805), f. 7r, AD Isère, fonds Chaper, J 546, manuscrit relié.

<sup>14</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Notes de voyage dans le midi de la France* (1775-1780), f. 48v, Bibliothèque nationale (Richelieu), NAF 749, manuscrit relié.

<sup>15</sup> Directoire Exécutif, arrêt concernant la liquidation, le nouveau salaire de Faujas de Saint-Fond ainsi que la

la Commission des sciences et des arts de l'armée du nord<sup>16</sup>, une troupe de six dessinateurs accompagne les quatre commissaires.

Enfin, dans des lieux peu pratiqués, le paiement de guides locaux est monnaie courante. Ce sont donc des troupes entières, des « caravanes » comme les appelle Faujas qui cheminent à travers les montagnes et qui parfois doivent attendre que le savant ait terminé son travail avant de repartir. Plus tard, c'est avec les représentants du peuple et les armées républicaines puis impériales que Faujas voyage.

Les savants du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui se représentent souvent seuls face à la nature, ne voyageaient presque jamais sans escorte. Les montagnes restaient dangereuses et les caravanes permettaient aussi aux pèlerins de se sortir de mauvais pas. Dans une lettre du 7 juillet 1800 que Faujas adresse au Muséum pour justifier son absence, il raconte en détail une de ses mésaventures. Pendant une excursion dans le Puy-de-Dôme, le géologue se fait gravement écraser le pied par un rocher et explique que c'est grâce à son fils et à « son monde » qu'il réussit à redescendre en sécurité jusqu'au village. La mention « tout mon monde » nous montre bien que les excursions se font en présence de nombreuses personnes et l'on voit parfois Faujas en position de mentor, professant science et philosophie à son entourage : son fils, des amis, des élèves, des relations. Cet épisode nous permet aussi de garder à l'esprit que la réalité de la route n'était pas faite que de l'héroïsme dont Faujas s'affuble souvent dans ses ouvrages. Ses manuscrits sont d'ailleurs truffés de petits détails comme celui ci-dessus, qui nous permettent de comprendre la réalité du terrain et le fait que la création scientifique en histoire naturelle n'est pas seulement une vue de l'esprit ou un agrégat de travaux épars.

La pratique scientifique qu'il décrit au fil de nombreux journaux de voyage nous fait découvrir le quotidien des naturalistes. Faujas est très attaché à ses anecdotes d'excursions qu'il égrène ensuite dans ses ouvrages en précisant parfois : « les naturalistes qui veulent s'instruire sur... », ou « voici l'ordre que j'ai suivi dans ma marche », invitant alors ses lecteurs à reproduire ses expériences. C'est pour lui le moyen de former les futures générations d'explorateur. Ces conseils aux naturalistes sont d'ailleurs reconnus par ses collègues, car à la création du Muséum d'Histoire naturelle, le premier intitulé de son poste était : « Géologie et instructions aux voyageurs naturalistes ».

Cependant, pour pouvoir restituer ses journées de voyage, Faujas a aussi besoin de moments de calme pendant lesquels il peut composer et analyser ses trouvailles.

## **2. Le temps de l'écriture**

Le passage du terrain à la plume revêt globalement trois étapes. La première concerne l'écriture. Nous avons vu que le passage à l'écriture est parfois réalisé directement sur le terrain. Toutefois, c'est

---

gestion de ses frais de voyage, 7 fructidor an V (24 août 1797), Archives Nationales, AF/III/7 dossier n° 23.

<sup>16</sup> Cette commission est créée en 1793 pour inventorier et rapatrier les productions littéraires, scientifiques et artistiques des territoires nouvellement conquis : Belgique, Pays-Bas et Allemagne ouest-rhénane.

souvent à l'auberge, le soir ou pendant qu'il se repose de ses aventures que Faujas est le plus à même d'écrire. De plus, il n'est pas rare qu'il réalise les premières expériences sur les pierres ramassées en route grâce au matériel scientifique qui le suit, comme des fioles d'acide, une loupe, etc. La deuxième étape a lieu chez lui, dans son riche cabinet de Saint-Fond à Lorient, près de Montélimar, ou dans celui de Paris. Il peut alors se livrer à toutes les expériences en vigueur dans le domaine des sciences de la terre. Les acides, bien sûr, sont la base des tests réalisés, mais il effectue également des expériences électriques et soumet ses échantillons au feu pour observer leurs changements d'état. La troisième étape est celle qui précède le passage de la plume à la presse. Elle a trait aux références de la littérature savante. Faujas se sert des travaux de ses amis et de ses ennemis, consulte Buffon, Romé de l'Île et Haüy, Vauquelin, Lamarck et même Cuvier et Brongniart avant d'envoyer ses ouvrages à l'imprimeur. En bon écrivain des Lumières, amoureux de la nature, mais également des belles lettres, il aime illustrer ses théories grâce à ses anecdotes de voyages, parfois cocasses, parfois aventureuses, dans le but de détendre et de captiver ses lecteurs. Réal Ouellet explique parfaitement ce processus dans l'introduction de son ouvrage sur *Les relations de voyage en Amérique*<sup>17</sup>. Selon lui, la relation de voyage emprunte autant à l'encyclopédie qu'au roman. Faujas se trouve bien au centre de ces deux genres, entre les listes de minéraux et le roman d'aventures.

Un exemple de ce travail d'écriture apparaît dans un manuscrit de voyage rédigé pendant l'hiver 1779. Le 1er décembre, Faujas, en route pour le midi, s'arrête dans une auberge de Carpentras. Il nous offre alors une scène de travail, la seule véritable description de ce qu'il a vécu quand il a réalisé ses analyses le soir en rentrant d'excursion :

J'arrivois fort tard à Carpentras, l'on m'indique comme le meilleur cabaret la Croix d'or, hors de la ville en face de l'hôpital [...] Quoique ce lit ne soit pas excellent j'en fus dédommagé par une hôtesse aimable et jolie nommée Solèl, [...] toutes les faveurs de la belle à mon égard se réduisirent à me préparer un souper simple et frugal, mais fait avec propreté, et à venir me faire compagnie au dessert dans une chambre, où j'avois, mes livres, mes papiers, mon écritoire, des pierres, et mon souper sur la même table ce qui intriguait bien assez la belle dame<sup>18</sup>.

On peut parfaitement bien imaginer cette scène. Faujas est assis devant une table encombrée d'objets d'histoire naturelle d'un côté et de son assiette de l'autre. La plume à la main, il est en train d'écrire sur ses trouvailles du jour, noircissant les grandes feuilles volantes, éparpillées sur la table. Entre alors sa charmante hôtesse. Elle franchit la porte de la chambre avec le dessert de son client en interrompant sa séance de travail et en le mettant dans l'embarras. C'est à cause de ce sentiment de gêne que le naturaliste peint cette scène et nous permet de faire fonctionner notre imagination. Pour finir, la

---

<sup>17</sup> Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique, XVIIe-XVIIIe siècles : au carrefour des genres*, Paris, Hermann, 2015.

<sup>18</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Notes de voyage dans le midi de la France (1775-1780)*, f. 85r, B.N.F, NAF 749.

dernière étape de l'écriture savante est de faire fructifier tout ce travail de terrain. Cependant, dès que l'on rentre dans un processus éditorial, le but de l'auteur, de surcroît lorsqu'il s'agit d'un « passeur de sciences » tel que Faujas, est de faire entrer son lecteur dans son propos et d'étayer un discours scientifique par des anecdotes choisies. Dans le cas de Faujas, c'est aussi un moyen d'apporter une vision littéraire à ses ouvrages empreints de pittoresque<sup>19</sup>.

Bien que les manuscrits fournissent davantage d'informations et d'anecdotes que les imprimés, la comparaison et la confrontation de ces deux formats permettent d'appréhender la manière dont s'écrit la science au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire ce que l'auteur choisit de raconter et, à l'inverse, les éléments qu'il élimine. Cette confrontation fait ressortir deux éléments : d'abord la mise en scène du savant et des risques qu'il prend pour accomplir son devoir, ensuite l'embellissement ou la transformation des faits.

Premièrement, le procédé discursif qu'emploie Faujas dans ses ouvrages montre une réelle intention de mettre en scène son corps et sa personne. L'intégration du corps du savant dans ses observations scientifiques est assez classique chez les naturalistes. Chez d'autres auteurs également comme Soulavie, Saussure ou Dolomieu, le savant expose ses observations en s'intégrant totalement à son milieu naturel. Faujas fait partie de cette mouvance et utilise la même méthode d'écriture. Cette forme de récit, entre journal de voyage et argumentaire purement scientifique, est un moyen de donner de la vie à son sujet d'étude. De plus, comme le rappelle Gabriel Gohau, Faujas est un précurseur des études régionalistes par des « examens et études réfléchies » sur des objets précis récoltés durant des « voyages multiples ». Il lui faut prouver qu'il voit, qu'il touche et qu'il vit pleinement avec son milieu, c'est-à-dire qu'il s'intègre de manière physique et personnelle aux espaces qu'il analyse. Cette approche sensible est pour lui une des principales conditions pour être un bon géologue. Dans la publication de son récit de *Voyage en Écosse*, Faujas introduit l'histoire naturelle de l'île de Mull en mettant en scène son propre itinéraire comme base de la description : « Je vais faire connaître les parties que j'ai visitées, suivant le même ordre que j'ai mis dans ma marche » dit-il<sup>20</sup>. Sa véritable marche est en vérité bien plus chaotique qu'il ne le laisse entendre. Ce n'est donc pas selon une démarche thématique que Faujas procède, mais bien par une mise en scène en partie fictive de sa propre expérience.

Un autre exemple assez évocateur de ces scènes d'aventure intégrées aux analyses se trouve dans un « voyage géologique » que Faujas fait à Oberstein, après une journée riche en observation et collecte de pierres :

En retournant en ville, je me proposais d'y revenir par la rive opposée, dans l'intention de reconnaître une ancienne galerie de mine [...]. Je m'engageais imprudemment dans ce défilé, c'est-

---

<sup>19</sup> Faujas de Saint-Fond est d'ailleurs un collaborateur de l'Abbé de Saint-Non. Voir Hélène Tuzet, « Une querelle littéraire en 1785 : l'abbé de Saint-Non et ses collaborateurs », *Revue de littérature comparée*, 1947, n° 21, p. 428-435.

<sup>20</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, Paris, H.-J. Jansen, 1797, tome II, p. 121.



à-dire sur le talus étroit et rapide qui règne d'une manière inégale [...]. Je n'aurais jamais pu m'en tirer, si je n'avais pas l'habitude des montagnes, et si je ne m'étais pas accroché plusieurs fois à des ronces qui me prêtaient secours aux dépens de quelques piqûres qui m'occupaient peu dans ce moment<sup>21</sup>.

Cette scène plutôt anodine illustre la manière dont Faujas associe aux discours scientifiques son corps et les efforts physiques qu'il déploie lors de ses voyages. Ici, en plus de prévenir le lecteur de ses qualités de baroudeur expérimenté, il insiste sur le fait que quelques blessures ne sont rien face à l'avancée des sciences. Ce type de discours n'apparaît pas dans les manuscrits où Faujas se serait contenté d'un petit commentaire. Bien entendu, à chaque voyage géologique il appuie très souvent sur ses talents d'alpiniste, ce qui semble pour lui être une condition indispensable à l'exercice de son métier.

Deuxièmement, il lui arrive aussi de modifier le cours des événements pour paraître plus aventurier qu'il ne l'est vraiment. Lors de la publication du *Voyage en Angleterre*, il y a un fossé temporel entre les deux textes. En douze ans, il s'est passé beaucoup de choses. Pour ceux qui suivent Faujas et ses écrits depuis le début de sa carrière, la mise en scène de son intrépidité de voyageur est une constante dans tous ses écrits. Dès 1773, Faujas prône le « Courage », vertu indispensable au naturaliste. La comparaison entre son journal et un passage du second tome de son voyage, pour le moins romanesque, révèle une autre facette du naturaliste. D'un côté, Faujas exprime sa terreur de l'eau et de la mer et compte précisément le temps passé en mer, brassé par la houle. De l'autre, il apparaît serein et s'endort bercé par les chants traditionnels écossais. Il enchaîne d'ailleurs avec un autre mensonge en reprenant l'anecdote du sauvetage de la première expédition de ses amis à Staffa et en fait une histoire qu'il a vécue. Il veut, bien entendu, prouver son courage et montrer qu'il ne recule devant rien pour la science.

Il faut également bien garder à l'esprit que certains de ces savants et en particulier Faujas, pendant une bonne partie de leur vie, tentent de vivre de leur plume : Faujas, Lamarck, Delamétherie sont dans ce cas. Ils ont donc tout intérêt à vendre des livres. Pour cela, ils doivent les rendre intéressants, non seulement pour les savants, mais également pour les riches nobles et bourgeois des salons parisiens. De fait, si l'on veut toucher un public large et varié, il faut savoir se faire comprendre, se faire respecter et se faire aimer par ses lecteurs. Sur ce point, Faujas reste très fidèle à cet idéal de formation intellectuelle. Il est favorable à une large diffusion des écrits des Lumières. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ce positionnement épistémologique devient l'un des principaux sujets de controverse avec les tenants de la réforme de l'histoire naturelle qui suivent le mouvement chimique de Lavoisier, notamment René Just Haüy, le couple Cuvier, Brongniart et, globalement, tous les jeunes géologues formés aux à l'École des Mines. Contre eux se trouvent Faujas et les « naturalistes » comme Lamarck, Delamétherie, Sonnini de

---

<sup>21</sup> Barthélemy Faujas de Saint-Fond, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Cinquième, à Paris, chez les frères Levrault, 1804, p. 293-315.

Manoncourt ou encore Lacépède. Malgré tout, ce double jeu, analytique et romancé, pourtant répandu, fait dire à Charles Coulston Gillispie que les ouvrages de Faujas tiennent plus du guide touristique que de l'étude scientifique<sup>22</sup>.

En guise de conclusion, nous pouvons revenir sur cette remarque de l'historien américain. Si Faujas se met abondamment en scène dans ses ouvrages, ses travaux se basent sur des observations de terrain. De plus, Faujas ne se limite pas à ses 17 ouvrages. Il publie plusieurs dizaines d'autres textes comme des lettres, des mémoires et des articles dans plusieurs revues, dont le *Journal de Physique*, le *Journal des Mines* et les *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*. Et bien que toujours attaché à ce que Jean-Luc Chappey nomme le style « naturaliste »<sup>23</sup>, Faujas y est beaucoup plus empirique que dans ses ouvrages. Grâce à ces quelques exemples, il nous apparaît bien maintenant que la construction des travaux géologiques de Faujas de Saint-Fond s'effectue en trois étapes. D'abord, il se rend sur le terrain et touche littéralement son sujet. Il note ensuite sur place ou à l'auberge ses observations de la journée et y apporte quelques précisions. Enfin, il les monte et les romance dans ses ouvrages en vue de donner à ses longues listes de roches une empreinte littéraire. Barthélemy Faujas de Saint-Fond, comme le définissent Gilles Bertrand et Alain Guyot, est donc bien « un passeur »<sup>24</sup>. Il représente un pont entre les sciences, les lettres et la culture. Amateur de sciences, il réussit à se forger un nom et une longue carrière grâce à ses passions : la nature, les voyages et les belles lettres.

Décembre 2019

---

<sup>22</sup> Charles Coulston Gillispie, *Les Frères Montgolfier et l'invention de l'aéronautique*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 61.

<sup>23</sup> Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la 'vulgarisation scientifique' en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, n° 338, p. 11-51.

<sup>24</sup> Gilles Bertrand, Alain Guyot, dir., *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature : contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, Grenoble, ELLUG, 2011.